

**J I M  
THOMPSON**

**NUIT DE  
FUREUR**



**RIVAGES/NOIR**



Quand on mesure un mètre cinquante avec des talonnettes, qu'on paraît dix-sept ans au lieu des trente qu'on croit avoir, qu'on est presque aveugle et en train de crever de tuberculose, on a du mal à se faire prendre au sérieux. Mais ce n'est sûrement pas par hasard si c'est à vous qu'on offre 30.000 dollars pour descendre un mafioso trop bavard. Et ce n'est pas par hasard non plus que deux superbes filles vous tombent dans les bras, même si l'une d'elles souffre d'une infirmité sur laquelle vous aimeriez bien en savoir davantage...

Du même auteur  
chez le même éditeur

*Liberté sous condition*  
*Un nid de crotales*  
*Nuit de fureur*  
*À deux pas du ciel*  
*Rage noire*  
*La mort viendra, petite*  
*Les Alcooliques*  
*Les Arnaqueurs*  
*Vaurien*  
*Une combine en or*  
*Le Texas par la queue*  
*Écrits perdus (1929-1967)*  
*Le Criminel*  
*Après nous le grabuge (Écrits perdus [1969-1977])*  
*Hallali*  
*L'Homme de fer*  
*Ici et maintenant*  
*Avant l'orage*  
*L'Échappée*  
*L'assassin qui est en moi*  
*Un meurtre et rien d'autre*  
*Une femme d'enfer*

Jim Thompson

## Nuit de fureur

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean-Paul Gratiàs

*Collection dirigée  
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Titre original : *Savage Night*

© 1953, Jim Thompson

© 1987, Éditions Rivages

pour la traduction française

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-3636-4

*Mais après tout, dit le requin, pourquoi critiquer avant de savoir ? Mon franc-parler ne m'empêche pas d'avoir un cœur d'or. Ce ne sera peut-être pas si terrible, tout compte fait. Pendant que je vous avalerai, vous oublierez que vous êtes en train de vous noyer ; la noyade vous empêchera de réfléchir au fait que je vous avale, et comme je devrai sans doute vous déchiqueter à belles dents, votre attention risque d'être à ce point sollicitée par ces diverses réjouissances que vous n'aurez guère le temps d'éprouver la moindre souffrance physique.*

H. G. Wells,  
(*M. Blettsworthy dans l'île Rampole.*)





# 1

J'avais dû attraper froid en changeant de train, à Chicago. Et les trois jours à New York – passés à baiser et à picoler en attendant de voir le Patron – n'avaient sûrement rien arrangé. Si bien qu'en arrivant à Peardale, je me sentais vraiment vaseux. Pour la première fois depuis des années, il y avait de légères traces de sang dans mes crachats.

Je sortis de la petite gare de la ligne de Long Island, et je restai un moment à contempler l'artère principale de Peardale. Longue de quelques centaines de mètres, elle séparait la ville en deux parties inégales pour aboutir à l'école normale – une demi-douzaine de bâtiments en brique rouge éparpillés sur un campus mal entretenu de cinq à six hectares. L'immeuble commercial le plus important n'avait que deux étages, et les maisons individuelles paraissaient plutôt minables.

Je me mis à tousser un peu, et j'allumai une cigarette pour me calmer. Je me demandai si je pouvais me risquer à prendre quelques verres pour me sortir de ma gueule de bois. Soulevant mes deux valises, je m'engageai dans la rue.

Mon humeur y était sans doute pour quelque chose, mais plus je m'enfonçais dans Peardale, et moins

l'endroit me plaisait. La ville tout entière semblait délabrée, prête à crouler sur place. Apparemment, il n'y avait pas la moindre industrie locale ; seulement quelques exploitations agricoles. Et les gens qui travaillent tous les jours à New York ne viennent pas s'installer dans un bled comme Peardale, à cent cinquante bornes de distance. L'école normale arrangeait sans doute un peu la situation, mais ça ne devait pas aller très loin. Il y avait quelque chose de triste, dans cette ville, quelque chose qui me faisait penser à ces hommes chauves qui se ramènent sur le dessus du crâne les cheveux qu'il leur reste aux tempes.

Je fis un bout de chemin sans repérer de bar, ni dans l'artère principale, ni dans les rues adjacentes. En sueur, sentant un léger tremblement monter de l'intérieur de mon corps, je posai mes valises et j'allumai une autre cigarette. Je toussai de nouveau. En moi-même, je maudis le Patron, le traitant de salaud, de fils de pute, et de tous les noms qui me vinrent à l'esprit.

J'aurais donné tout ce que je possédais pour simplement me retrouver à la station-service, là-bas en Arizona.

Mais ce n'était pas possible. Ou bien j'acceptais les trente mille dollars du Patron et je sauvais ma peau, ou alors c'était la fin des haricots.

Je m'étais arrêté devant une boutique, un magasin de chaussures, et en me redressant j'avais aperçu mon reflet dans la vitrine. Il n'y avait pas de quoi pavoiser. Sans mentir, on aurait pu dire que j'étais deux fois mieux qu'il y a huit ou neuf ans, mais le résultat n'était toujours pas convaincant. Non pas que j'aie à me plaindre d'avoir une sale gueule, compre-

nez bien, ni quoi que ce soit dans le même genre. Mais le problème, c'était ma taille. Je ressemblais à un gamin qui essaie de passer pour un homme : je mesurais tout juste un mètre cinquante.

Je tournai le dos à la vitrine, puis refis volte-face aussitôt. Je n'étais pas censé avoir beaucoup de fric, mais je n'avais pas besoin de rouler sur l'or pour m'offrir des chaussures de bonne qualité. Porter des chaussures neuves, cela produisait toujours un certain effet sur moi. Cela me donnait l'impression d'être un autre homme, même si je ne pouvais pas faire illusion. J'entrai.

Près de la porte, il y avait un petit présentoir rempli de paires de chaussettes, et un type joufflu d'une quarantaine d'années – le patron, sans doute – y était accoudé, occupé à lire son journal. C'est à peine s'il me jeta un coup d'œil avant de m'indiquer la rue en brandissant son pouce par-dessus son épaule.

– C'est juste au bout de la rue, fiston, dit-il. Ces bâtiments en brique rouge que tu vois là-bas.

– Quoi ? fis-je. Je...

– C'est ça. T'as qu'à aller directement là-bas, et on s'occupera de toi. On te dira dans quelle pension tu peux loger et tout ce que tu as besoin de savoir.

– Écoutez, commençai-je. Je...

– Fais ce que je te dis, fiston.

S'il y a bien une chose dont j'aie horreur, c'est qu'on m'appelle fiston. S'il y a vraiment une chose que je ne supporte pas, c'est qu'on m'appelle fiston. Je lançai mes deux valises en l'air le plus haut possible et je les laissai retomber. Elles ébranlèrent le plancher avec une telle violence que le type en perdit presque ses lunettes.

Je lui tournai le dos, allai jusqu'aux fauteuils d'essayage et je m'installai. Il vint vers moi, rouge jusqu'aux oreilles, l'air vexé, et s'assit devant moi sur le petit tabouret.

— Ce n'était pas la peine de piquer une rogne pareille, dit-il sur un ton de reproche. À votre place, j'essaierais de me contrôler un peu plus.

Il avait raison ; il allait bientôt falloir que je me surveille sérieusement.

— Bien sûr, fis-je, le sourire aux lèvres. Seulement, ça me met les nerfs en pelote quand on m'appelle fiston. Ça vous fait sûrement le même effet quand les gens vous traitent de gros lard.

Il commença par froncer les sourcils, puis il se força à rire. Ce n'était pas un mauvais bougre, je suppose. Rien d'autre qu'un petit provincial un peu fouille-merde qui croit en savoir plus long que les autres. Je lui demandai une paire de chaussures à doubles talonnettes, pointure 36, et il se mit à faire traîner les choses en longueur pour avoir le temps de poser un maximum de questions.

Est-ce que j'allais entrer à l'école normale ? Ce n'était pas un peu tard pour commencer le trimestre ? Est-ce que j'avais déjà trouvé un endroit où loger ?

Je lui répondis que je n'avais pas pu commencer plus tôt parce que j'avais été malade, et que j'allais loger à la pension J. C. Winroy.

— Chez Jake Winroy ! (Il releva vivement la tête.) Pourquoi ne pas aller plutôt... Pourquoi voulez-vous vous installer chez lui ?

— Surtout à cause du prix, répondis-je. C'est la moins chère des pensions complètes recommandées par l'école.

– Je vois, acquiesça-t-il. Et tu... euh, vous savez pourquoi c'est la moins chère, jeune homme ? Parce que jamais personne ne voudra s'installer là-bas.

J'ouvris toute grande la bouche et le fixai sans rien dire, l'air inquiet.

– Bon sang, fis-je, vous ne voulez pas dire que c'est *lui*, le fameux Winroy ?

– Exactement ! (Il hocha la tête, triomphant.) C'est bien lui, c'est le même : le type qui a porté le chapeau dans cette histoire de paris truqués sur les courses de chevaux.

– Bon sang, répétai-je. Et moi qui le croyais en prison.

Il me sourit avec condescendance.

– Faut se tenir au courant, fis... Euh, comment vous vous appelez, déjà ?

– Bigelow. Carl Bigelow.

– Eh bien, vous retardez un peu, Carl. Jake a été libéré il y a... voyons... six-sept mois maintenant. Il devait en avoir sacrément marre d'être enfermé, à mon avis. Il ne supportait plus la prison, même si les gros caïds le rinçaient royalement pour qu'il y reste et qu'il ferme sa gueule.

J'affichais toujours un air inquiet, et même plutôt effrayé.

– Attention, reprit-il, comprenez-moi bien : je ne dis pas que vous ne serez pas parfaitement logé à la pension Winroy. Ils ont un autre pensionnaire, d'ailleurs, pas un étudiant, mais un type qui travaille là-bas, à la fabrique de pain, et il n'a pas l'air de se plaindre. Ça fait plusieurs semaines qu'on ne voit plus d'inspecteurs dans les parages.

– Des inspecteurs ! m'exclamai-je.

– Bien sûr. Pour éviter que Jake se fasse descendre. Vous comprenez, Carl... (il me mettait les points sur les i comme s'il s'adressait à un gosse attardé)... Jake est le témoin numéro un dans ce scandale des paris truqués. C'est le seul qui pourrait donner la liste de tous les juges vendus, des politiciens véreux et ainsi de suite, qui touchaient des pots-de-vin. Alors, quand il a accepté de témoigner au procès et qu'on l'a relâché, les flics ont eu peur qu'on cherche à le supprimer.

– Est-ce qu-que... (ma voix tremblait ; ça me faisait un bien fou de parler avec ce guignol ; je faisais tout mon possible pour ne pas éclater de rire) est-ce que quelqu'un a essayé de le faire ?

– Hein... ? Levez-vous une minute, Carl. Ça va ? Voyons l'autre pied... Non, personne n'a jamais essayé. Et plus on y réfléchit, mieux on comprend pourquoi. Les choses étant ce qu'elles sont, ça n'intéresse pas tellement les gens qu'on poursuive les bookmakers. Ils ne comprendraient pas quel mal il pourrait y avoir à parier avec un book alors qu'ils ont parfaitement le droit de parier au champ de courses. Mais prendre des paris, c'est une chose, et commettre un meurtre, c'en est une autre. Ça, les gens ne l'accepteraient jamais, et bien sûr, on saurait tout de suite qui sont les responsables. Les books se retrouveraient sur la paille. L'affaire ferait tellement de bruit que les politiciens seraient *obligés* de donner un bon coup de balai, même si c'était à contrecœur.

Je hochai la tête. Il avait mis en plein dans le mille. On ne pouvait pas assassiner Jake Winroy. Du moins, il fallait s'arranger pour que ça ne ressemble pas à un meurtre.

– Et alors, demandai-je, qu'est-ce qui va se passer, à votre avis ? Ils vont laisser témoigner Ja... euh, M. Winroy ?

– Bien sûr, fit-il, l'air supérieur. S'il vit assez vieux pour pouvoir le faire. Ils le laisseront témoigner le jour où l'affaire sera jugée... dans quarante ou cinquante ans... Vous voulez les garder aux pieds ?

– Ouais. Vous n'avez qu'à balancer les autres à la poubelle, répondis-je.

– Eh oui, c'est comme ça que ça se passe. On gagne du temps. On fait renvoyer l'affaire. Ils y sont déjà parvenus deux fois de suite, et ils ne vont pas se gêner pour continuer. Je serais prêt à parier cent dollars que cette histoire ne viendra jamais devant un tribunal !

Il aurait perdu son argent. Le procès devait avoir lieu dans trois mois, et il n'était pas question qu'il soit renvoyé.

– Eh bien, dis-je, faut se faire une raison, on dirait. Mais je suis content de savoir que je ne risque rien en logeant chez les Winroy.

– Vous n'avez rien à craindre. (Il me lança un clin d'œil.) Il se pourrait même que vous n'ayez pas le temps de vous y ennuyer. Mme Winroy est une sacrée coureuse ; non pas que je veuille dire du mal sur son compte, comprenez bien.

– Bien sûr que non, acquiesçai-je. Une sacrée... euh... une sacrée coureuse, hein ?

– Elle en a l'air, en tout cas. Il suffirait peut-être que l'occasion se présente. Jake l'a épousée juste après être parti d'ici pour s'installer à New York, et à l'époque, il avait du fric, de l'allure, et le geste

large. Ça doit être une sacrée déchéance, pour elle, de vivre comme elle est obligée de le faire aujourd'hui.

Je l'accompagnai jusqu'au comptoir pour empocher ma monnaie.

Je tournai à gauche au premier carrefour et j'empruntai une rue adjacente, en terre battue. Il n'y avait pas de maisons, dans cette rue, seulement une cour clôturée, d'un côté, et de l'autre, l'arrière d'un immeuble de bureaux. Le trottoir n'était qu'un petit passage étroit de briques irrégulières, mais ça me remontait le moral d'y poser les pieds. J'avais l'impression d'être plus grand, moins écrasé par le monde extérieur. Le boulot que je devais exécuter ne me paraissait plus aussi pourri qu'avant. Depuis le début, je n'avais aucune envie de le faire, et je ne venais pas de changer d'avis pour autant. Mais ce n'était plus pour la même raison, maintenant : c'était surtout à cause de Jake.

Ce pauvre type me ressemblait assez, finalement. Au départ, il n'était rien, mais il s'était vraiment donné à fond pour devenir quelqu'un. Il s'était tiré de cette ville de péquenots, et il avait dégotté un emploi de garçon coiffeur à New York.

C'était la seule chose qu'il savait faire – le seul métier qu'il ait jamais appris – alors, il n'avait pas cherché plus loin. Il s'était fait embaucher exactement à l'endroit qu'il fallait – dans un salon de coiffure du côté de la mairie. Il avait repéré très précisément les clients à flatter, riant de leurs astuces minables, leur léchant les bottes pour gagner leur confiance. Le jour où le scandale avait éclaté, cela faisait des années qu'il n'avait pas touché un rasoir, et il était



à la tête d'une combine qui rapportait un million de dollars par mois.

Le pauvre type ; pas d'éducation, rien pour plaire, pas un rond... et il s'était hissé jusqu'au sommet. Et maintenant, il se retrouvait au bas de l'échelle. Dans le petit salon de coiffure – à un seul fauteuil – dans lequel il avait démarré, essayant de gagner un peu de fric avec la pension de famille Winroy qui était trop délabrée pour être vendue.

Tout le fric qu'il avait récolté dans ses arnaques s'était envolé. L'État en avait ramassé une partie, le gouvernement fédéral un autre gros morceau, et les avocats avaient raflé le reste. Il n'avait plus que sa femme, et d'après ce qu'on m'avait dit, il ne pouvait pas en tirer quoi que ce soit, même pas un mot gentil de temps en temps.

Je continuai mon chemin en pensant à lui, le plaignant même ; et je ne remarquai pas vraiment la grosse Cadillac noire garée près du trottoir, ni l'homme assis au volant. J'allais la dépasser quand j'entendis un « Psitt », et je m'aperçus que c'était La Gnôle.

Lâchant mes valises, je descendis du trottoir.

– Espèce d'abruti, dis-je, à quoi tu joues ?

– Du calme ! (Il me sourit, plissant les paupières.) Et toi, fiston, qu'est-ce que tu bricoles ? Il y a déjà une heure que ton train est arrivé.

Je secouai la tête, trop furieux pour lui répondre. J'étais sûr que le Patron ne lui avait pas demandé de me surveiller. Si le Patron avait craint que je me défile, je ne me serais jamais retrouvé ici.

– Tire-toi, fis-je. Bon Dieu, tu as intérêt à quitter cette ville et à ne plus y remettre les pieds. Sinon, c'est moi qui m'en irai.

– Ah ouais ? Et à ton avis, qu'est-ce que le Patron dirait si tu faisais ça ?

– Va le mettre au courant, conseillai-je. Va lui raconter que tu es venu jusqu'ici dans ta caravane de cirque et que tu m'as interpellé dans la rue.

Il s'humecta les lèvres, mal à l'aise. J'allumai une cigarette, remis le paquet dans ma poche. Je ressortis ma main de ma poche et je la glissai le long du dossier de son siège.

– Il n'y a pas de quoi s'exciter comme ça, marmonna La Gnôle. Tu viendras à New York, samedi ? Le Patron sera rentré et... Ouille !

– C'est un cran d'arrêt, expliquai-je. Tu as environ trois millimètres d'acier dans le cou. Tu en veux un peu plus ?

– Espèce de dingue ! Ouille !

Je ris et je laissai le couteau tomber sur le siège.

– Emporte-le, fis-je. J'avais l'intention de m'en débarrasser. Et dis au Patron que je suis impatient de le voir.

Il m'injuria, enclencha violemment la première. Il démarra si vite que je dus sauter en arrière pour ne pas partir avec lui.

Le sourire aux lèvres, je remontai sur le trottoir.

Cela faisait longtemps que j'attendais un prétexte pour donner une leçon à La Gnôle. Dès la première minute, quand il était entré en contact avec moi en Arizona, il avait commencé à m'asticoter. Je ne lui avais rien fait, mais il n'arrêtait pas de me chercher, en m'appelant « petit » ou « fiston ». Je me demandais ce que ça cachait.

La Gnôle avait besoin de fric comme un hareng a besoin d'eau salée. Il avait laissé tomber le trafic

d'alcool avant la guerre et s'était reconverti dans les voitures d'occasion. Aujourd'hui, il avait plusieurs garages à Brooklyn et dans le Queens ; il gagnait plus d'argent, légalement – si on peut appeler légale la vente de voitures d'occasion – qu'il n'en avait jamais ramassé avec l'alcool frelaté.

Mais s'il ne voulait pas se mouiller, pourquoi courait-il des risques qu'il n'était absolument pas obligé de prendre ? Il n'avait pas besoin de venir ici aujourd'hui. À vrai dire, le Patron n'allait pas du tout apprécier son initiative. Alors... Alors quoi ?

Je me posais encore des questions en atteignant la pension Winroy.